

René DOGNIN
Centre O.R.S.T.O.M.
Yaoundé

LA RELATION TERRAIN - CHERCHEUR

(Communication au colloque O.R.S.T.O.M., Abidjan, 1971)

MOTS-CLÉS : Peul - Cameroun - Terrain - Anthropologie

J'ai compris la première grille comme une invite à réfléchir sur nous-mêmes nos pratiques individuelles de terrain.

La mienne, très récente, est à la fois limitée et variée. Limitée, dans le temps, l'espace et le champ, parce que je suis seulement le cours de ma deuxième mission, consacrée comme la première aux Peul du Cameroun ; et relativement variée parce que, au Cameroun, les groupes peul se répartissent, en se différenciant graduellement, le long d'une échelle dont les deux pôles sont antagonistes : Peul de brousse, voués aux vaches¹, au sein desquels se constitue l'ethnie peul à partir d'éléments très hétérogènes ; Peul villageois, musulmans², chez qui le fait peul se déconstitue pour s'enrichir d'apports bio-culturels qui varient avec le terroir.

J'ai travaillé seul jusqu'à présent. Je n'ai pas d'expérience de travail interdisciplinaire parce que le terrain n'avait pas été prévu pour cela, et que c'était mon premier. Les observations qui suivent présentent, de ce fait, un caractère très particulier. Rien ne m'autorise à croire qu'un autre chercheur eût agi de même sur ce type de terrain, ni que je me conduirais de la même façon sur un autre.

Les points suivants seront développés dans cet ordre :

- I. Formation. Choix du terrain. Information préalable. Problématique.
- II. Le statut du chercheur sur le terrain.
- III. Observation "directe" et observation "indirecte".
- IV. Le problème de l'interprète.

¹ dits " Mbororo ".

² dits " Foulbé ".

Je laisse invariable tous ces ethnonymes en attendant que les Africains en aient eux-mêmes codifié l'usage dans les grandes langues véhiculaires. J'emploie " Peul " dans le sens générique par rapport aux deux autres. Le fulfulde, pour mémoire, donne pullo, fulBe : un Peul, des Peul.

I. FORMATION. CHOIX DU TERRAIN. INFORMATION PRÉALABLE.
PROBLÉMATIQUE.

FORMATION

J'ai subi une formation universitaire de type classique, dont le seul trait baroque était mon âge avancé. Ses éléments s'éparpillaient entre les certificats de linguistique générale, d'archéologie préhistorique, d'ethnologie, d'histoire des religions, de sociologie, de psychologie sociale et d'économie politique. J'ai également participé un an au stage du centre de formation à la recherche en ethnologie (C.F.R.E.) de l'Institut d'Ethnologie, trois mois à celui de l'École pratique des Hautes études (E.P.H.E.) qui lui correspond, et trois mois - sur un cycle de trois ans - au cours de langue peul dispensé par l'École nationale des langues orientales vivantes (E.N.L.O.V.). Puis, j'ai rejoint mon premier terrain. Treize ans auparavant, j'étais passé par l'École nationale des Arts Décoratifs, dont je sortis pour "pacifier" l'Algérie pendant deux ans. La Kabylie fut mon chemin de Damas : ce contact vulnérant avec une société différente fut cause, seulement quatre ans après, que j'abandonnai la carrière de décorateur maquettiste pour aborder la recherche en sciences humaines. Je m'aperçois maintenant que cette première formation, que je croyais bien avoir reniée, me confère une sensibilité particulière, dans l'observation du terrain, à des phénomènes d'ordre plastique. C'est pourquoi je l'ai signalée.

Cet apprentissage en sciences humaines (1963-1967) s'est présenté à moi sous une forme extrêmement dispersée. Je puis cependant difficilement concevoir qu'il en soit autrement, tant que la tâche de l'anthropologue sera de restituer une vision globale d'une société ou, du moins, d'en construire un modèle qui intègre le maximum de données dont l'étude spécifique se répartit aujourd'hui entre des disciplines très particulières. Aucune de celles-ci ne trace une voie suffisante pour arriver à ce type de résultat, tant les méthodes sont des "moyens" - et ne sont que cela - entre le terrain et son chercheur, c'est-à-dire entre deux individualités dont la rencontre ne tient qu'à d'extrêmes contingences. Le groupe humain observé appartient à un champ général d'investigations, le chercheur à un ensemble à la mode de directives de pensée ; les méthodes sont entre ces deux ensembles. Il serait illusoire de croire, étant donné la diversité des chercheurs et de sociétés à étudier, que ces méthodes, moyens entre deux différences, puissent être universelles et spécialisées à la fois, s'appliquer dans tous les cas et se révéler des outils affinés. Par contre, la formation universitaire, dans la mesure où on la remonte à contre-courant (c'est-à-dire dans la mesure où l'on s'efforce de deviner à partir de quels cas particuliers et au prix de quelles généralisations, telle méthode a été érigée, de

façon parfois terroriste, en Nombre d'Or), dresse de très utiles garde-fous autour des premiers pas du chercheur. Il se rend alors sur le terrain, non pour procéder à des vérifications ou à des relevés, mais pour dégager l'un des sens possibles d'une réalité sociale a priori opaque. Au cours de ces années de Sorbonne, ce sont la pensée de Max Weber et les travaux d'Evans-Pritchard qui m'ont le plus impressionné.

CHOIX DU TERRAIN

Je prends le mot "terrain" sous l'acception ordinaire suivante : un complexe socio-spatio-temporel, c'est-à-dire un groupe humain observé à l'intérieur de certaines limites de temps et d'espace et incluant les travaux qui lui ont été consacrés. En ce sens, je dirai "mon terrain, ce sont les Peul du Cameroun", "au début de mon terrain", "j'ai rejoint mon terrain". Ainsi limité, ce complexe n'existe que par une décision du chercheur ; aussi est-il nécessaire de le placer dans un rapport : la relation terrain-chercheur.

J'ai choisi mon terrain ; je n'avais pas de problématique explicite au départ, ce terrain m'en a révélé une par la suite.

J'ai choisi mon terrain, mais je ne sais pas comment je l'ai choisi. Tout ce que je vais dire ici relève de la rationalisation a posteriori, c'est-à-dire qu'y sont considérés comme déterminants des faits qui n'auraient pas forcément pesé du même poids dans une décision prise à un niveau tout-à-fait conscient. Il y a un rapport si évident entre le milieu étudié et le chercheur - un tissu de liens mystérieux qui relève plus du divan du psychanalyste que du cadre officiel d'une communication - que, lorsqu'un chercheur choisit un terrain, il est aussi profondément responsable de son choix que tel homme qui épouse telle femme. Mais souvent, c'est le chercheur débutant qui demande lui-même à son directeur scientifique de lui assigner un champ d'investigation, comme s'il préférerait s'en remettre au hasard pour le déterminer dans un choix si important. Un terrain devrait toujours être proposé et non imposé, de façon que le chercheur ait la capacité de le refuser s'il ne s'y sent pas à l'aise (à l'intérieur d'organisations comme l'ORSTOM, le nombre de chercheurs devrait favoriser l'adéquation terrain-chercheur). Cela suppose que le chercheur ne soit pas un simple numéro matricule dans une organisation qui ne le consulterait pas avant de l'affecter à telle ou telle tâche ; suppose aussi un type de relations plus souple qu'on n'en saurait attendre d'une structure forcément bureaucratique, et enfin du côté des chercheurs l'abandon d'attitudes revendicatives a priori, tout aussi stériles. La recherche ne peut qu'y gagner.

Les quelques ouvrages que j'avais lus sur les Peul m'avaient laissé vaguement insatisfait : voilà une population qui a toujours bénéficié d'un intérêt prévalent de la plupart des premiers voyageurs, puis des administrateurs et des chercheurs, et dont pourtant la dynamique sociale reste inexplicée dans ses phénomènes essentiels. Deuxième trait, une population quasi illimitée, ou du moins très répandue, qui m'obligerait à rapporter à un tout des observations de détail, ce qui satisfaisait chez moi un certain goût pour les idées générales. Troisième trait, une population paradoxale, même désignée sous les aspects sociaux les plus antagonistes ; ici, ne se reproduisant qu'avec ses propres femmes, et là, reconnaissant les enfants de ses concubines ; où le pouvoir fonde ses assises tantôt sur les vaches, et tantôt sur le Coran ; dont la vie s'écoule pour les uns dans l'évitement et la brousse, pour les autres dans des villages d'agriculteurs conquis. Chaque auteur décrivant les Peul qu'il avait observés comme les seuls vrais Peul, l'ensemble formait un tout hétéroclite qui piquait un autre goût que j'ai, pour la contradiction. Enfin, j'avais envie de les aborder dans un habitat où les problèmes d'eau et de végétation se poseraient de façon moins drastique que dans la savane du Nord-Nigéria ou du Niger, où deux de leurs groupes avaient déjà fait l'objet d'études importantes.

INFORMATION PRÉALABLE

Lorsque j'ai choisi ce terrain de recherche, je n'avais qu'une idée très vague de ma problématique. Je considère maintenant que c'est absolument normal. J'ai constitué un début de fichier sur les Peul en général (les nomades et les sédentaires), le Cameroun, les pays avoisinants, les ethnies avoisinantes, l'élevage et l'Islam, en feuilletant les fichiers du C.A.R.D.A.N, ceux de la bibliothèque du musée de l'Homme et du C.N.R.S. ; au bout de deux mois, je m'aperçus que je n'aurais pas lu, avant de rejoindre mon terrain, le centième de cette documentation, éparpillée, souvent introuvable et, surtout, dont je ne pouvais tester la valeur.

En ce qui concerne les Peul orientaux, dont ceux du Cameroun font partie, d'excellentes études avaient été réalisées, les seules sur les Peul qui aient une portée sociologique, mais seulement sur les Peul dits nomades ; et aucune tentative n'avait été faite pour rattacher ces pasteurs à l'ensemble important des Peul villageois du Nigéria et du Cameroun. Je dus donc lire beaucoup d'ouvrages qui, par la suite, se révélèrent sans le moindre intérêt pour ma recherche, quoiqu'il soit toujours difficile de préjuger de l'intégration possible à une recherche d'éléments en apparence totalement étrangers au champ d'investigation. Ce n'est qu'après plusieurs mois de terrain que j'ai pu

assimiler les études de fond auxquelles j'ai fait allusion plus haut et vérifier leur qualité, puis comprendre quelles orientations donner à mes lectures (ici, précisément : les processus d'agrégation et de désagrégation sociale chez les Peul, et chez d'autres ethnies, les problèmes posés par l'endogamie comme idéal et comme réalité, les rapprochements à établir entre les Peul et les ethnies du Nord-est de l'Afrique, etc.) ; toutes ces orientations n'ont pu se dessiner qu'en même temps que se précisait ma problématique ; je n'ai pu les approfondir qu'au retour de la première mission et avant de repartir sur le terrain une seconde fois. En fait, l'information préalable est étroitement liée au caractère de la problématique : si celle-ci est nettement définie avant le départ sur le terrain, c'est-à-dire si elle revêt un caractère de vérification, qui peut très bien être commandé par des recherches antérieures sur des terrains parents, l'information doit être canalisée de façon précise jusqu'à représenter un véritable point de la question ; les recherches bibliographiques gagnent alors à être aussi fouillées que possible ; mais dans le cas où le chercheur désire que le terrain lui fournisse de lui-même sa propre problématique, comme c'était le cas ici, l'information préalable gagne certainement à être générale, éparpillée, lacunaire et de courte durée, de façon à ne pas encombrer l'esprit du chercheur par des a priori qui lui seront autant d'ocillères gênantes dans les premiers mois de sa recherche.

Par contre, après une première mission, il est très important, avant de retourner sur le terrain, de tenter d'épuiser toutes les informations déjà publiées sur celui-ci ou sur tout ce qui le touche, de loin ou de près. On est alors beaucoup mieux armé pour faire un choix dans cette masse d'ouvrages, en prendre immédiatement le cœur, et voir comment ils s'articulent avec le corps d'hypothèses qui a pris naissance au cours de la première mission.

PROBLÉMATIQUE

On peut classer les chercheurs en trois groupes, d'après le moment où naît leur problématique :

- ceux qui l'ont avant d'aller sur le terrain,
- ceux qui la forgent sur le terrain,
- et les malheureux, qui ne la voient jamais se dégager.

Et en effet, une problématique ne surgit pas forcément du terrain. On reconnaît depuis longtemps, en préhistoire, la part du hasard qui entre dans le fait qu'une problématique de départ se révèle ou non fructueuse. Il en est de même en anthropologie, où beaucoup de recherches tournent à vide, et ne produisent que des résultats médiocres, parce que la mystérieuse adéquation

terrain-chercheur n'a pas été atteinte. Il faut que le chercheur accepte la possibilité de ne pas trouver une problématique profonde, d'avoir un terrain qui ne lui révèle rien, à lui, mais qui pourrait révéler quelque chose à un autre chercheur.

C'est la notion même de problématique qui devrait être éclaircie. Le Petit Robert nous met en garde, du moins quant à l'adjectif : "dont l'existence, la vérité, la réussite est douteuse". D'après lui, au nominal, la problématique serait "l'art, la science (j'admire la conjonction) de poser les problèmes". Ce qui nous renvoie au mot "problème". Or, là encore, le dictionnaire nous fournit deux sens : 1°/ celui d'énigme à résoudre ; 2°/ celui de difficulté à surmonter. On a toutes raisons de se méfier d'un mot qui renvoie à deux champs si différents, celui de la sociologie stricto sensu, qui se garde d'avoir d'autre but que de "comprendre" et dont la problématique s'élabore au contact du terrain, et celui de la sociologie dite appliquée, médecine politique, qui s'applique comme un pansement sur un problème pour le résorber (sinon le résoudre), et se propose avant tout de déterminer la méthode à suivre pour obtenir un résultat supposé connu.

Je conserverai au mot de problématique, ici, le premier sens "d'énigme à résoudre posée par un terrain particulier".

Ma première problématique n'en était pas une : "Étude du pastorat peul au Nord-Cameroun, et des modalités qui permettraient de passer du pastorat à l'élevage". Cela ne méritait pas le nom de problématique, mais constituait une espèce de nœud de problèmes qui pouvait se révéler fécond par la suite.

Ensuite, je partis sur le terrain. C'était mon premier, et j'ai beaucoup pâti, dès le début, des carences de ma formation ; à tel point que, dans une mission de deux ans (ce qui ne signifie pas deux ans sur le terrain), c'est à partir du 18ème mois seulement que j'ai "accroché" avec mon champ de recherche et compris comment m'y prendre avec des gens, il faut le dire, exceptionnellement méfiants. Non que j'aie perdu mon temps auparavant, bien évidemment ; mais ces premiers travaux n'avaient pas pu prendre encore leur véritable éclairage. Cela est dû à une trop grande raideur dans ma première pratique, à un manque quasi-total de confiance en moi, aussi grave que mon inexpérience, qui me poussait à amplifier tous mes échecs au lieu d'en tirer parti.

À mon retour au Cameroun pour une seconde mission, je m'aperçus que je n'avais absolument pas "digéré" les informations que j'avais amassées lors de mon premier séjour et que j'allais, à mon tour, produire une étude qui ne donnerait qu'une perspective très limitée des "mouvements" de ces populations. Avant de retourner sur le terrain, je me suis alors imposé une très longue

réflexion, sur mes propres documents et sur d'autres travaux antérieurs sur des sujets proches, pour aboutir à la création d'une véritable problématique, claire et définie. Pendant huit mois, grâce la bibliothèque du Centre de Yaoundé, aux quelques ouvrages que je possédais moi-même et à la documentation que j'avais rassemblée, je me suis efforcé de faire le point de ce qu'on connaissait sur les sociétés peul ; de créer un schéma explicatif des comportements des Peul orientaux (qui paraissent remarquablement proches), où pourrait s'intégrer de façon harmonieuse le plus grand nombre des faits que j'avais à ma disposition.

La première problématique (étudier les modalités par lesquelles les Peul pourraient passer du pastorat à l'élevage), dont on sent aisément tout le côté appliqué, est alors devenue l'étude des modalités par lesquelles les Peul se constituent en tant qu'ethnie, et de l'étrange mouvement de balance, réversible, qui les mène de la vie en brousse avec des vaches à la vie en village avec l'Islam. J'inclus ainsi dans ma problématique l'étude de la relation structurelle qui me semblait exister entre des deux types de société, et pouvais situer, dans un ensemble plus vaste, les Djâfoun qui avaient fait l'objet de ma première mission. C'est essentiellement une réflexion sur des biographies et des généalogies recueillies automatiquement, lors de ce premier moment, qui infléchit en ce sens ma direction de recherche.

Je suis donc parvenu à une problématique littéralement sortie du terrain (celui-ci étant considéré comme l'ensemble formé par une société spatio-temporelle et les travaux qui lui sont consacrés), lorsque dans l'intervalle de deux missions consécutives, je me suis imposé un effort de réflexion sur les documents déjà amassés.

II. LE STATUT DU CHERCHEUR SUR LE TERRAIN³

Il est un point où la formation courante de l'anthropologue fait preuve d'une carence totale, c'est la relation terrain-chercheur, qui est pourtant partie intégrante de toute recherche proprement dite, et sur laquelle le compte rendu définitif des travaux de recherche passe généralement, alors qu'elle compte de façon primordiale dans le processus de compréhension, et dans celui de restitution au lecteur du vécu de la société étudiée. Il y a quelque chose dans "L'Afrique fantôme", "Tristes tropiques", la préface des "Nuer", "Afrique ambiguë", qui n'est pas - et ne peut être - dans "Les structures de la Parenté" ou "Sociologie actuelle de l'Afrique noire". À l'université, personne ne songe à éveiller la curiosité de l'apprenti-chercheur en ce domaine. Si l'on met à part de très rares ouvrages spécialement consacrés à cet aspect important de la carrière du chercheur (qui, l'âge venant, abandonne souvent définitivement le terrain pour des objectifs qui ne nécessitent plus cette prise directe), les anthropologues aiment à présenter le résultat de leurs travaux tout comme s'ils se déroulaient dans un laboratoire. Et parle-t-on de ses rapports avec une rangée de tubes à essai disposés sur des carreaux de faïence blanche ?

Pour ma part, quand je suivais le stage du C.F.R.E., cette initiation à la relation terrain-chercheur s'était limitée à écouter, pendant deux fois deux heures, les hâbleries complaisantes d'un africaniste chevronné, qui nous confondait visiblement avec sa famille ou ses amis, au sein desquels une telle attitude est souvent de mise. Il mêlait dans son "exposé" les tartarinades cynégétiques et les mises en garde sur les services à rendre à la population étudiée, de telle sorte qu'après son passage, deux tiers des étudiants, écœurés, préférèrent abandonner leurs études et solliciter un poste de gardien dans les galeries désertes du Musée de l'Homme. Ces sortes de "séminaires" passaient alors pour une innovation révolutionnaire.

Dans les petites chapelles qui préparent à la recherche, l'impact du chercheur sur la société étudiée est toujours décrit en des termes qui relèvent de la traumatologie : il doit se garder, mais comment ? - d'être une blessure dans le flanc de son terrain. Par contre, on se préoccupe rarement d'apprécier l'impact de la société étudiée sur le chercheur, sauf dans les cas (angoissants ?) où celui-ci est une femme.

³ Je profite de l'invitation contenue dans la grille I/A/e : "Suggestions éventuelles quant à la formation et à l'information que devraient posséder les chercheurs débutants partant sur le terrain" pour communiquer sur le mode didactique une expérience aussi courte.

Cette réalité, la relation terrain-chercheur, dont on ne se préoccupe que pour en décrire le pittoresque, risque de se révéler au chercheur débutant sous un visage infiniment plus tragique, parce qu'il n'aura pas été préparé à l'affronter⁴. Je suis persuadé, d'après ma courte expérience et les conversations que j'ai pu avoir avec d'autres chercheurs, que certains d'entre nous sont traumatisés par leur premier contact avec leur premier terrain et abordent les suivants avec une méfiance que ne justifie plus leur expérience.

On ne voit pas comment on pourrait demander à des chercheurs lauréats de venir parler avec simplicité de leurs défaites, de leurs angoisses et des passages à vide qui sont le lot quotidien de tout chercheur de terrain, tant que l'on n'aura pas reconnu qu'en ce domaine, comme dans les autres, l'échec, le ratage peuvent être le lot d'un chercheur infortuné nanti d'un terrain absolument inadéquat à sa personnalité, sans que sa formation ou ses capacités intellectuelles soient en cause. Peut-être est-ce seulement lorsqu'est réalisée cette adéquation, suivant des mécanismes subtils qu'il appartiendrait à un psychanalyste de démonter, mais qu'en tout cas on doit laisser se dérouler librement, qu'une problématique profonde et riche a des chances de s'imposer au chercheur.

+
+ +

Le milieu peul vous permet rarement d'oublier que vous êtes un "étranger", tout au moins lors des premiers contacts. Les Peul de brousse et les Peul villageois ont une façon différente de vous rappeler votre caractère d'intrus, et la manière dont ils protègent leur domaine privé est révélatrice de leur orientation sociologique.

Chez les premiers, où le fait peul se constitue dans l'introversion, l'évitement et un certain ascétisme, tout est sous le regard, à portée de la voix et du geste. Aucun écran ne dissimule le bétail, les femmes et les enfants. Aussi l'œil, la parole et les attitudes doivent-ils être étonnamment maîtrisés. Des pasteurs appartenant à des groupes d'affiliation lignagère différents, et que la saison sèche a rapprochés sur des pâturages exigus, peuvent "vaquer" toute une matinée en se croisant plusieurs fois sans s'adresser la parole ni même accommoder le regard. Il faut quelque temps pour apprendre qu'un homme que vous connaissez peut se savoir vu de vous, se montre à vous, et néanmoins, agir comme si vous étiez absent, car le moment des salutations n'est pas encore venu : sa retenue appelle la vôtre. Tout étranger est suspect, redouté, surtout s'il

⁴ On ne doit pas négliger la connotation agonistique du mot "terrain" : une lutte duelle.

rappelle par la couleur de sa peau les anciens administrateurs, assimilés à des tiques, ou par son statut, une possible participation à l'administration nationale.

Chez les seconds, où les rapports avec le monde sont, au contraire, de type extraverti, votre qualité de "corps étranger" se mue en celle d'"hôte respecté". La première impression vous laisse enchanté : raffinement de l'accueil, cérémonial de l'étiquette, même chez de simples chefs de village. Votre hôte vous offre de passer la nuit dans sa propre case, il ne peut rien faire au-delà. Ou bien, il ne veut : car dans ce sâré, où vous êtes près de la porte - la case du maître des lieux et celle des "étrangers" (quand elle existe) ont la même situation pour des raisons différentes -, des murailles de terre, des chicanes de paille protègent biens personnels et femmes de tout regard inquisiteur. Votre hôte protestera qu'il n'a rien à vous cacher, que vous pouvez tout lui demander, mais cela, dans le va-et-vient public de son vestibule. Il vous faudra longtemps pour conquérir son intimité : les affaires personnelles ne se traitent que dans le privé de ses appartements.

Il semble que les sociétés qui semblent les plus farouches et les moins disposées à tolérer l'installation d'un chercheur dans leur sein finissent par l'accepter fort bien, à condition que ce dernier ait ménagé des intervalles dans ses premières approches : il séjourne un très court moment dans un groupe, puis s'en va ailleurs dans un autre groupe assez éloigné, pour revenir quelques mois après : tout surpris, alors, d'être bien mieux reçu par des gens qui ont eu le temps de digérer leur inquiétude (par exemple, pour des répercussions d'une collusion supposée chercheur-administration). Au bout d'un certain temps de séjour sur son terrain, le chercheur s'aperçoit qu'il est doté d'un statut (nominal). Ce statut a peu de chances de varier avant la fin de son enquête. C'est pourquoi il doit, dès le début, se garder de s'enfermer dans des attitudes qui ne correspondent pas au fond de sa personnalité et qu'il avait adoptées par gêne et dans l'espoir qu'elles correspondraient mieux à ce qu'il appréhende du groupe, tout cela à un moment où il n'en connaît justement rien. Séparation du monde extérieur, changement culturel, isolement doivent trouver une compensation dans un maintien du Moi ; on ne voit pas très bien ce qui resterait du chercheur si ces phénomènes brutaux s'accompagnaient encore de dépersonnalisation. L'une des plus grandes chances que l'on ait de rater son insertion dans une société est de proposer à l'attention critique du terrain un Moi dépourvu de ses aspérités, raboté, poncé, dont l'inauthenticité renforce la méfiance instinctive du groupe à l'égard du chercheur et emprisonne celui-ci dans une camisole de contraintes qui ne tarde pas à lui devenir insupportable. Si le chercheur revient à un comportement plus conforme à sa personnalité, son terrain, qui l'avait étiqueté d'une certaine manière, risque de ne plus le suivre ;

s'il persiste dans un comportement qui lui coûte, par timidité, c'est tout son confort sur le terrain, et par suite les résultats de sa recherche, l'idée même qu'il se fait de sa profession, qui risquent de s'en trouver altérés.

Ce "confort" du chercheur sur son terrain ne s'exprime pas forcément en données matérielles. Le gros de ce qu'on appelle généralement "le confort occidental" est abandonné sans délai, et le chercheur débutant apprend vite, soit à s'en passer complètement, soit à le reconvertir en temps et en peine humaine. C'est rarement dans le domaine des sciences humaines que les chercheurs se promènent avec des frigidaires, des matelas à ressorts, des climatiseurs et des caisses de bière, nécessaires, semble-t-il, dans d'autres disciplines plus proches de la nature. Cependant le futur chercheur devra s'être interrogé au préalable sur les éléments de son mode de vie et les traits dominants de sa conception des relations humaines sur lesquels il ne saurait céder sans qu'il en résultât des inconvénients majeurs pour son humeur, sa relation au terrain et donc sa recherche. Ceci est plus important qu'il n'y paraît, car un groupe auquel vous êtes d'abord étranger vous prend en bloc, dès le premier instant, mais admet difficilement de modifier par la suite des attitudes que vous lui aurez laissé prendre à votre égard, de peur de déplaire. Ceci peut concerner des choses aussi diverses que la moustiquaire nocturne, l'intimité résolument protégée à certaines heures, le thé vespéral si on a le cœur anglais ou la prière au pied du lit si on a conservé des relations avec le Ciel... Mais il est important que le chercheur sache à l'avance qu'il doit préserver de toute intrusion ou atteinte certains secteurs de sa vie ou de sa personnalité, exactement comme il respecte lui-même - du moins comme il le devrait - la personnalité et la dignité de son "terrain", n'entre chez quelqu'un qu'il ne s'en sente autorisé, ou ne s'entretient avec un informateur que si celui-ci est bien disposé. L'altérité du chercheur sur son terrain, une des plus grandes chances pour lui d'en mettre à jour la spécificité, est prise comme un tout, telle quelle par la société étudiée. Le chercheur affublé du "complexe de Lawrence" (d'Arabie) prend de très grands risques avec son propre équilibre mental ; cela ne signifie pas que les résultats de sa recherche doivent en pâtir, au contraire parfois, mais à quel coût pour lui ! Je pense que le chercheur peut très bien passer du statut d'étranger à un statut nominalement intégré au groupe, sans être obligé pour cela d'oublier son altérité, et que c'est une des conditions de sa liberté et du respect de celle de son terrain.

Chez les Africains, et en particulier chez les Peul, il y a toujours un terme pour désigner "l'Étranger", et ce terme n'a absolument pas les mêmes connotations qu'en Europe : certes, "l'Étranger" est celui-qui-n'appartient-pas-au-groupe, mais il a un statut ambigu et qui comporte, de la part du groupe

receveur, un ensemble de devoirs, non le rejet pur et simple. Devoirs partagés, bien sûr, mais qui font qu'en Afrique, l'Étranger, s'il connaît ses codes, peut se sentir à l'aise, pour un peu d'eau demandée en chemin, une nuit abritée ou quelques jours de retraite s'il se sent fatigué. S'il reste plus longtemps, et c'est le cas d'un chercheur, il lui faudra, d'une manière ou d'une autre, s'intégrer au groupe. Le chercheur débutant doit savoir tout cela, car, quelle que soit la façon dont son arrivée a été prévue, il reste pour quelques jours l'Étranger-type, celui dont on respecte l'altérité. Si le terrain se présente à lui pour la première fois, lui aussi se présente au terrain pour la première fois ; c'est une expérience unique et décisive.

Le système d'attitudes où ce terrain va l'enfermer pour l'intégrer, c'est-à-dire le statut de chercheur, est un rapport entre deux variables. Ce statut dépend du chercheur et de la perception par le terrain de sa personnalité ; deux chercheurs se succédant sur un même terrain ne se verront pas doter d'un même statut. Il dépend aussi du terrain et de sa capacité à intégrer ou non un étranger. Quel que soit le résultat, le chercheur ne gagnera rien à l'ignorer ou à le refuser, mais devra s'efforcer d'en connaître "les droits et les devoirs" afin d'en jouer avec le plus de finesse possible. Il y a là toute une stratégie. Ce statut peut être assimilé nominale à une position de parenté : le chercheur s'en apercevra vite en s'entendant appeler de tel terme de parenté par certaines catégories du groupe, par exemple les femmes et les enfants. Cette position est choisie judicieusement par le groupe, en fonction de ce qu'il appréhende de la personnalité du chercheur, de façon qu'elle soit pour lui-même la plus profitable possible. Elle s'accompagne de relations de plain-pied dont il faut jouer à fond, mais aussi d'évitements ou de restrictions dans les relations, qui peuvent concerner des pans entiers de terrain, qu'il n'est absolument pas question pour le chercheur de laisser de côté. Il aura toujours la ressource de jouer sur le caractère nominal de son statut (c'est pourquoi il est important de conserver le sentiment de son altérité) : "Mais tu sais bien que je ne suis pas un "vrai" oncle paternel !" ou de déléguer à l'observation de ce pan de terrain tel auxiliaire spécialement choisi en raison de son adaptation.

Quel que soit le statut que lui confère une société, il faut que le chercheur procède à des échanges, et que ces échanges ne se placent pas uniquement sur le plan matériel. Les populations "traditionnelles" sont en général extrêmement curieuses de tout ce qui se passe à l'extérieur, particulièrement dans la société dont est issu le chercheur. Ainsi le milieu auquel le chercheur s'intéresse reconstruit-il autour du chercheur un milieu fantasmatique dont il serait le représentant : l'observation de la naissance de cette représentation est des plus passionnantes ; elle fait mesurer au chercheur tout le relatif de sa propre

démarche, de quelque appareil scientifique qu'elle se soit entourée, et vivifie son sens de l'humour. Il peut ainsi saisir des distances ou rapprocher des choses qu'il croyait éloignées. Il doit savoir attendre, sans montrer de signe d'impatience et sans anxiété. Savoir faire confiance à la répétition : les gens s'habituent à le voir et il n'a pas besoin d'être le protecteur du groupe - le grand dispensateur de cadeaux - pour s'apercevoir qu'il en fait partie. Savoir rêver : c'est une chose sur laquelle on devrait mettre l'accent. Et quand il est devenu ainsi parfaitement disponible, il sait quand il doit placer les observations difficiles, pénibles, celles qui demandent de la part de l'informateur une grande attention : les questions de parenté, par exemple, les questions sexuelles, celles qui ont trait au passé historique, à la possession des biens, à l'estimation d'un budget annuel, ... Ces domaines extrêmement délicats, car ils mettent en jeu les ressorts profonds du groupe, ne doivent pas être explorés à n'importe quel moment. Il faut se mettre dans la peau de quelqu'un qui a une faveur à demander à un personnage pas forcément bien disposé : il choisira pour cela le meilleur moment. Et il le mettra alors à profit, totalement.

III. OBSERVATION "DIRECTE" ET OBSERVATION "INDIRECTE"

Le problème le plus important qui se présente au chercheur est celui de sa communication avec son terrain. De tous les moyens de communication en usage dans notre culture, la relation linguistique est privilégiée ; elle tend même à remplacer les autres relations, en particulier celles dont le moyen est étranger à la parole et qui s'expriment par ce que Marcel Mauss a appelé les "techniques du corps". Or, si le discours est particulièrement apte à traduire les idées et les propos, il l'est moins à traduire ce qui n'emprunte pas le canal de la parole, par exemple le vécu de la sexualité, les attitudes respectives à l'intérieur de la parenté, etc. Durant sa formation, le futur chercheur prend l'habitude de verbaliser tous les types de relation ; sur le terrain pourtant, il va devoir entrer en relation avec le groupe par d'autres modes que le mode linguistique.

Du point de vue de ces modes de relation, je dirai qu'il y a deux types d'observation sur le terrain, l'observation directe et l'observation indirecte.

Dans l'observation directe, le chercheur s'efforce de ne privilégier aucun mode de relation ; il est pleinement réceptif ; il écoute mais il voit aussi et il est le lieu d'impressions globales, qui n'empruntent pas un canal sensoriel privilégié. Il peut être aidé dans cette observation directe par des antennes à tâches spécifiques (mais qui sont déjà des "moyens", alors que lui, a un rôle de récepteur global et direct, enregistrement d'images ou de sons. Actuellement, il n'y a aucune formation, sinon nominale, pour ce type d'observation.

L'observation indirecte emprunte des voies auxquelles le chercheur est, par contre, bien préparé. Ici, la relation privilégiée est la relation linguistique, la méthode-type est l'entretien dirigé : l'interlocuteur est présent à cause du chercheur, ce dernier n'est pas là comme un simple tiers. J'appelle cette observation "indirecte", parce que médiatisée et restituée au moyen du discours par l'informateur. C'est l'informateur qui va faire passer dans son discours le résultat d'observations directes, actives ou passives, pratiquées volontairement ou non au cours de son existence : son expérience. Ces observations directes de l'informateur vont être discutées par le chercheur dans un renvoi d'idées, absolument indépendant d'un vécu quelconque, qui peut durer des heures ou quelques minutes.

Parce qu'elle réclame du chercheur une réceptivité forcément fugace, il faut s'efforcer, dans une recherche, de privilégier l'observation directe le plus

longtemps possible ; l'observation indirecte prendra tôt ou tard - mais généralement trop tôt - un pas prépondérant sur elle.

+
+ +

La ligne de démarcation qui sépare "observation directe" et "observation indirecte" ne passe pas entre la (soi-disant) objectivité du chercheur et la subjectivité du "cherché". Ces deux types d'observation participent aussi étroitement l'un que l'autre au procès de la recherche, dans une complémentarité qui devrait être permanente. L'observation indirecte peut fournir au chercheur des données objectives qu'il ne pourra pas trouver par l'observation directe : par exemple des généalogies recoupées (obtenues seulement au cours d'entretiens) peuvent faire mesurer l'écart entre les règles idéales des alliances matrimoniales et le système d'alliances réellement pratiqué par le groupe à un moment de son histoire. De même, ce n'est pas parce qu'un chercheur observe une mère en train d'admonester un enfant, observation directe, qu'il pourra restituer la façon dont la mère et l'enfant vivent cette relation l'un à l'autre ; il lui faudra recourir à l'observation indirecte pour dégager les principes qui sous-tendent l'éducation des enfants dans cette société, sous peine d'interpréter ce qu'il a observé d'après les seuls critères en usage dans la sienne.

L'observation directe ne recouvre pas non plus ce que les bons auteurs étaient convenus d'appeler "observation participante". Outre qu'on se demande comment un chercheur pourrait bien faire pour ne pas "participer" d'une quelconque manière à son terrain (être rejeté, n'est-ce pas une participation négative ?), on peut dire que l'observation indirecte relève tout autant de la participation. La caractéristique de l'observation directe est qu'elle permet d'enregistrer des notes, des impressions, des documents, sans le moindre écran entre le chercheur et son terrain : ce dernier colle aux yeux du chercheur, lui entre dans la peau par la chaleur ou la pluie, par la violence d'odeurs et de sons auxquels il n'est pas habitué. C'est un type d'observation que l'on ne peut prolonger longtemps, parce qu'elle requiert, paradoxalement, à la fois une très grande disponibilité (sérénité, confiance en soi, esprit détendu) et une très grande tension (du fait qu'elle met en jeu tous les modes de relation).

Il y a des cas où le chercheur est contraint, bon gré mal gré, de recourir à l'observation directe, lorsqu'il lui est donné d'assister pour la première fois à une cérémonie dont les protagonistes sont tous profondément tendus et où il lui est donc impossible de "poser des questions". C'est une très dure épreuve pour le chercheur, inquiet de ne pouvoir tout voir, tout entendre, tout ressentir à la fois, mais les répercussions qu'elle risque d'avoir sur sa problématique sont

très grandes. Ainsi, j'ai pu assister une fois au cérémonial complet de la bastonnade des pasteurs peul, qui a duré quinze jours ; pendant cette période, je n'ai cessé de photographier, d'enregistrer au magnétophone, de prendre des notes sur ce que j'avais observé et sur ce que mon interprète et mon enquêteur (un berger peul) avaient photographié de leurs yeux avertis, entendu, senti de tout leur corps "participant" : rythmes, cris, chants, coups égarés, invectives, poussière, sueur, exaltation. Au terme de ces quinze jours, nous étions complètement épuisés. Le soir, j'essayais vainement de faire de "l'observation indirecte", c'est-à-dire d'interroger des jeunes gens prostrés ou surexcités, qui ne participaient à ces discussions que parce qu'il n'y avait plus de fille disponible. Je m'étais fait décrire, plusieurs fois auparavant et minutieusement, tous les traits de cette épreuve de sélection par des vieillards, dans des groupes où elle était abandonnée depuis longtemps. C'est dire que j'en avais une idée toute intellectuelle (quoique fort détaillée), somme toute assez fausse, qui ne m'avait pas engagé à lui donner une place de choix dans l'articulation de ma problématique. J'ai mis longtemps à organiser toutes les informations que j'avais pu recueillir pendant ces quinze jours d'observation intense, en orientant exprès dans ce sens les entretiens ; j'ai finalement été conduit à donner une importance fondamentale aux notions de narcissisme et de sélection dans les groupes peul de brousse, en étendant les résultats de cette observation directe à des manifestations du même genre, dans d'autres groupes, dont je pouvais lire des relations et interprétations chez d'autres chercheurs.

+
+ +

Je voudrais citer un autre exemple où se mêlent observations directe et indirecte, avec les conséquences que cela peut entraîner au niveau de l'interprétation.

Un chercheur qui travaille chez des Peul de brousse observe souvent, de façon directe, le spectacle suivant : le soir, avant le crépuscule, les animaux du troupeau rentrent du pâturage, accompagnés ou non d'un bouvier ; le propriétaire du troupeau, qui, en général, est resté au campement, se lève pour les accueillir ; lorsqu'ils sont rassemblés dans le corral, il s'appuie sur son bâton dans une attitude caractéristique et paraît s'abîmer dans une contemplation absolument immobile, pendant un temps qui peut aller d'une demi-heure à trois quarts d'heure. Pendant ce temps, ses fils détachent les veaux de la corde qui les alignaient pour qu'ils puissent téter leur mère, traitent les vaches ; personne ne parle au chef de campement, qui reste un peu à l'écart à contempler son troupeau. Il y a sur son visage une impression de rêverie, d'intense satisfaction. Voilà ce que l'observation directe peut donner.

Lorsqu'on a assisté plusieurs fois à une scène de ce genre, dans des campements différents, il vient fatalement un jour où l'on pose la question à un arDo : "Pourquoi regardez-vous votre troupeau comme ça, lorsqu'il rentre ?". Généralement, il vous répondra : "Pour rien ; c'est parce que ça me fait plaisir de voir mes vaches ; je regarde ma richesse ; je regarde mes vaches". Il confirme ainsi ce que la simple observation directe avait laissé pressentir, qu'il y a là pure contemplation engendrant une grande satisfaction chez le possesseur des vaches. D'autres observations directes montrent pourtant que cette contemplation n'est pas absolument inactive, que les vaches ont dans le corral un emplacement déterminé les unes par rapport aux autres, et que c'est l'occasion pour l'arDo, si son troupeau n'est pas trop nombreux, de s'assurer qu'il n'y a pas d'absents (ce qu'il ne fait pas de manière analytique, en comptant, mais de façon synthétique, en vérifiant globalement qu'il n'y a rien d'anormal dans le troupeau).

Si au contraire, on privilégie l'observation indirecte, c'est-à-dire si l'on note simplement, sans assister à l'opération, que le propriétaire des vaches les regarde longuement le soir, et si on le questionne avec insistance sur ce fait, on peut arriver à lui faire dire qu'il joue un rôle de devin et qu'il s'efforce de prédire, d'après la configuration formée par les robes des vaches, ce qui devra être fait le lendemain, de quelle façon, à quelle heure, etc. etc. C'est ainsi qu'Ahmadou Hampaté Ba interprète la contemplation vespérale du troupeau chez les Peul occidentaux (il faudrait trouver autre chose en ce qui concerne les Peul orientaux ; très souvent, chez eux, les troupeaux sont de robe homogène et les vaches occupent des places variant peu d'un jour à l'autre !).

L'étude anthropologique d'une société ne peut se faire que par l'observation. Mais il faut avoir le courage, parfois, de ne "rien faire" dans cette société, de manière à laisser à des impressions extrêmement fines, quasi-imperceptibles, une chance de parvenir à la conscience du chercheur. Quand on se présente dans un groupe pour la première fois, la masse des opacités est telle que s'efforcer à une attitude "participante" peut conduire à une inhibition totale ; il est indispensable alors d'attendre, de se détendre. Si le chercheur considère au contraire que tout son temps sur le terrain doit être strictement réparti entre des activités d'observation précises, il devient indisponible à tout ce qu'il n'a pu prévoir et qui constitue, généralement, le fonds original et spécifique d'une future problématique.

IV. LE PROBLÈME DE L'INTERPRÈTE

La façon la plus rapide de communiquer avec l'autre, mais aussi celle qui engage le plus de malentendus, est la parole. De là vient l'importance de la relation linguistique et de l'interprète.

Une opinion répandue est qu'un anthropologue a mis le maximum de chances de son côté lorsqu'il arrive sur son terrain en en parlant, vaille que vaille, la langue ; ou bien qu'il doit s'acharner à la parler le plus vite possible. C'est une absurdité et je la plaide de la façon suivante ; il est beaucoup plus important pour le chercheur, à ses premiers instants sur le terrain, de se "laisser porter" par toutes les sollicitations, comprises ou non, qui l'assailliront en même temps ; il sauvegarde ainsi un moment de l'enquête, chargé d'une très grande tension, où la parole vient sans cesse témoigner de la difficulté à communiquer. Qu'il prenne alors un interprète, n'importe lequel, même si ce dernier parle à peine la langue du chercheur, pourvu qu'il le décharge de cette angoisse qui l'empêcherait d'enregistrer, dans les tout premiers moments, les impressions originales qui conditionnent la compréhension ultérieure du groupe.

+
+ +

Le chercheur débutant qui se passe d'interprète, sur un terrain où il lui serait loisible d'en avoir, peut avoir deux raisons d'agir ainsi.

Il postule, au départ, qu'il connaît bien la langue de son terrain (par exemple, il a pu l'étudier au cours d'un cycle complet à l'E.N.L.O.V.). En voici une caricature. Malgré quelques accrocs dus au fait que le groupe choisi ne parle qu'une variante dialectale, le fait d'avoir réussi, d'emblée, à établir une bonne relation linguistique avec lui met le chercheur dans un état d'euphorie extraordinaire et lui donne l'impression fallacieuse qu'une simple cloison verbale le sépare de sa dynamique secrète. En quelques jours, il a accumulé des notations détaillées portant sur tous les aspects présumés importants de sa problématique. L'entretien dirigé avec les individus du groupe présumés les plus savants et les plus sages (donc les plus âgés) est sa méthode favorite. Avec l'aide de ces individus, il construit des théogonies ambitieuses qu'il est le premier à révéler, et pour cause. Il a privilégié d'emblée la relation linguistique, à l'exclusion de toute autre : tous les autres types de relation sont verbalisés. Il se méprend ainsi sur beaucoup de faits difficiles à formuler et à classer de façon discursive, dont une approche moins déséquilibrée aurait permis de restituer la qualité réellement vécue ; il place au niveau du conscient des gestes

révélateurs au niveau de l'inconscient, complique ce qui est simple et banalise ce qui est spécifique, prend les rationalisations actuelles des initiés pour argent comptant. Les résultats de la recherche sont présentés sous une forme qui privilégie, elle aussi, la relation linguistique : celle des transcriptions de traditions orales d'initiés, non datées, non localisées, non individualisées, et qui jettent sur la dynamique du groupe une lumière aussi aveuglante que le texte commenté des offices de la Semaine sainte sur la pratique religieuse en France.

Ou bien, le chercheur débutant est du type volontariste ; il ne sait rien, ou pas grand-chose, à son arrivée sur le terrain, de la langue qui y est parlée ; il s'efforce de se passer de tout médium linguistique, avec l'idée qu'il parviendra plus rapidement à se "débrouiller" dans la langue (ce qui est d'ailleurs parfaitement exact). Comme c'est son premier terrain et qu'il n'a aucune expérience de la gêne qui peut paralyser le chercheur dans les premiers temps de l'enquête, il se raccroche désespérément à la relation linguistique, ce qui le libère de son angoisse ; mais, comme dans l'autre cas, du fait de l'extrême tension qui est celle de celui qui fait ses premiers pas dans une langue étrangère, il gâche les premiers moments de son séjour par des bredouillages ridicules ; quand il est parvenu à maîtriser les mots, il s'aperçoit que le terrain lui fait déjà l'effet d'une très vieille connaissance. Ici, l'apprentissage prématuré de la langue fait nettement figure de conduite d'évitement. Les résultats de la recherche sont présentés sous une forme stéréotypée (sous prétexte de permettre leur exploitation à un niveau comparatif), émaillés d'idiotismes, de proverbes et d'"équivalents" mal transcrits et mal accordés, au lieu de tenir leur architecture d'une nécessité interne.

Derrière les mots, se cache plus que les mots. La connaissance intuitive de ces harmoniques n'est pas un fait d'instruction, mais résulte du passage progressif de l'enfant dans des milieux sociaux de plus en plus complexes. C'est ce qu'on appelle, dans le jargon des sciences humaines, des "connotations", et ces connotations dépassent le champ des contextes linguistiques où le mot est employé. C'est témoigner d'une grande désinvolture à l'égard des mots que de croire qu'on pourra parler une langue et la comprendre de façon profonde en l'espace d'un an. Tout au plus, les interlocuteurs du terrain s'efforceront, par politesse, d'adapter leur stock lexical à la mesure de l'insuffisance du chercheur.

+
+ +

Au contraire, je ne vois que des avantages à la présence d'un interprète aux côtés du chercheur débutant, à condition que celui-ci ait l'honnêteté de voir en lui le reflet de sa propre insuffisance.

On a l'habitude de présenter l'interprète comme un mal nécessaire. J'en perçois bien la nécessité, mais non pas la malignité. Je prendrai le cas le plus courant en Afrique, où l'interprète est un jeune homme ou un homme jeune, appartenant au terrain d'une façon ou d'une autre, et animé d'une bonne volonté qui doit suppléer à toute autre qualification absente : un manœuvre intellectuel. Ce dernier trait est important, car il est garant de la neutralité de l'opération "version-thème". Je ne sais pourquoi on appelle ces auxiliaires indispensables des "interprètes", car l'interprétation devrait rester exclusivement maîtrisée par le chercheur (un interprète qui "interprète" est un informateur et le chercheur doit en être conscient, pour soumettre ses énoncés à la critique réservée à l'information, différente de celle réservée à la traduction). Quant au chercheur, il se présente à l'interprète comme un homme paralysé, privé de l'usage de ses sens, mais qui aurait des exigences - jamais satisfaites - dont il réclame l'assouvissement par la parole de celui-ci. Pour peu que le chercheur débutant soit angoissé, l'interprète doit comprendre très vite à verbaliser, en des mises en garde constantes, tous les codes sociaux qui se passent de la parole, toutes les relations qui ne sont pas du domaine du dire, mais du domaine de l'être ou du faire ("On fait ceci; on ne peut faire cela" - "Vous n'aimez pas le lait ? C'est très bon ! Il faut le boire, ça veut dire que vous êtes bien chez lui" - Vous lui avez demandé son nom ! Il n'est pas content" - "Il ne faut pas sortir maintenant. Les esprits se promènent.").

Le chercheur et l'interprète conjuguent leurs limitations, apprennent réciproquement leurs langues et se dissocient progressivement. Petit à petit, le chercheur peut se passer de son interprète et lui confier des tâches d'observateur que celui-ci, maintenant bien intégré, peut mener à terme sans peine.

Les considérations qui suivent concernent les Peul, jusqu'à présent mon seul terrain. Peut-être pourraient-elles s'appliquer à d'autres terrains ; c'est une matière à discuter.

Il faut que l'interprète appartienne au terrain : un Français qui travaille chez les Allemands avec un interprète suisse risque des mésaventures ; il en sera de même pour un Français travaillant chez des Peul avec un interprète haoussa, ou bambara, ou, pis encore, d'une ethnie récemment islamisée. Si l'interprète appartient au terrain, il est tenu envers le chercheur à une loyauté plus grande, en vertu des apanages du "patron" en Afrique, qu'envers son groupe d'origine (qui n'est pas forcément, d'ailleurs, le terrain proprement dit) ; parallèlement, le terrain le considère comme sien. Le résultat est que l'interprète est, dans les premiers moments, l'espace où se noient les inquiétudes : celles du terrain qui essaye d'apprécier le degré de nocivité du chercheur, celles du chercheur qui désire ne pas faire de faux-pas et avance prudemment toutes sortes d'antennes inaccoutumées. L'interprète est alors là

pour protéger les premiers pas du chercheur, lui rappeler constamment son altérité mais l'aider aussi à s'y aménager une place viable, en même temps qu'il l'excuse auprès de son terrain, rassure et obtient qu'on le considère provisoirement comme un Super-Étranger. Ce rôle ingrat ne peut être rempli que par un individu modeste, patient, courageux et qui aura reçu une très bonne éducation. Par la suite, à mesure que la relation linguistique du chercheur s'affermi, l'interprète pénètre la problématique du chercheur ; il est moins constamment à ses côtés, mais d'une manière plus profonde ; il sert d'interlocuteur dans une discussion et rappelle au chercheur, par ses étonnements, que sa logique n'est pas forcément celle de son terrain.

Entre le chercheur et son interprète, il doit exister cette sorte d'harmonie qui fait qu'après un temps plus ou moins long, le chercheur accepte de passer sur les insuffisances de l'interprète, et ce dernier sur les exigences impatientes de celui qui l'emploie. Cette reconnaissance réciproque, qui révèle une bonne adaptation de l'un à l'autre, est la seule condition générale qui devrait présider à leur curieuse alliance.

+
+ +

CONCLUSION

De ces réflexions sur "une" relation possible terrain-chercheur, je dégagerai ces trois points :

1. Etre fidèle à soi-même, c'est encore la meilleure façon de communiquer. Le chercheur débutant aurait avantage à ne pas se composer un montage coûteux d'attitudes, qu'il devrait abandonner, au détriment de l'image que le groupe se forme de lui.
2. Il ne devrait pas privilégier, dès l'arrivée sur le terrain, la relation linguistique. Il perdrait ainsi cette partie importante de l'information qui emprunte d'autres canaux de communication. Qu'il s'efforce au contraire de conserver le plus longtemps possible un état de perception globale ; d'accorder une grande place à l'observation directe, en sorte que tout le temps d'enquête ne soit pas progressivement dévoré par les entretiens en tête-à-tête, dirigés ou non. Cela demanderait de sa part une certaine sérénité : observer directement le vécu quotidien, sentir et ressentir, assister aux micro-drames du terrain, exige une patience et un effacement très grands. Le journal, régulier ou non, est l'instrument d'enregistrement irremplaçable de ce procès, dont les minutes peuvent être complétées par des photographies, lorsque le chercheur est capable de voir à travers le viseur d'un appareil.
3. Il serait avantageux pour lui de prendre un interprète et n'en rien exiger qui le transforme en informateur ou même en exégète de la société étudiée. L'interprète est là pour permettre au chercheur d'établir aisément une relation linguistique avec le terrain et pour lui en rappeler plus tard les limites, lorsque le chercheur devient lui-même capable de cette relation.

-o-